

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Giuseppe BISCOSSA

Saluti da... Hong-Kong

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1965, tome 63, p. 142-146

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Saluti da...*

par *Giuseppe Biscossa*

## *Hong-Kong*

Hong-Kong, le ...

Chère Gabrielle,

C'est couchée de tout mon long sur le pont de notre jonque que je t'écris. Que c'est merveilleux, chère amie d'Europe, de pouvoir s'étendre complètement par terre !

Toi, peut-être, tu ne peux pas le comprendre. En Europe, vous avez des chambres où il y a un lit grand comme vous, et, à part le lit, il y a dans les chambres bien d'autres choses : une armoire, une commode, des chaises et peut-être aussi une belle table. Quel pays d'enchantements, l'Europe ! Et j'ai vu des photos : à part l'armoire, la commode, les chaises et la table, il y a encore de l'espace libre. Comme vous avez de la chance, vous, jeunes filles blanches !

Moi, par contre, si je peux aujourd'hui m'étendre de tout mon long sur notre pauvre jonque, c'est parce que ma mère, mes deux frères et ma petite sœur sont allés à terre. Ma mère devait faire examiner ma petite sœur. Tu sais, elle a la tuberculose osseuse. Ce sont des médecins européens qui la soignent : ils espèrent la sauver. Maintenant, il y a tellement de remèdes quasi miraculeux. Mais ils coûtent cher. C'est pour cela que ma mère

espère que les sœurs missionnaires suisses qui, jusqu'à maintenant, lui ont donné de l'argent, continueront à l'aider à acheter ces remèdes pour ma petite sœur.

Mais il faut que je t'explique pourquoi je t'écris, qui je suis et comment vit ma famille à Hong-Kong. Je tiens ton adresse des sœurs qui vivent au milieu de nos jonques.

Tu sais que, à Hong-Kong, des centaines de milliers de personnes, pour la plupart des réfugiés, passent leur vie sur des barques, amarrées dans une zone à part, au pied des montagnes. Notre vie est triste sur l'eau : une jonque ne peut jamais remplacer une vraie maison.

Les sœurs, pour nous aider, nous, les habitants des jonques, ont abandonné la terre ferme et se sont transférées, elles aussi, sur une jonque où elles ont installé leur chapelle. Elles prient, mangent et dorment là. Un jour l'une d'elles, marchant d'un petit pas rapide et léger comme le battement d'aile d'un papillon, est venue dans notre jonque grâce aux ponts qui relient les barques les unes aux autres. Elle a vu dans quel état nous étions. Depuis ce moment, les sœurs nous aident. A moi, elles m'ont enseigné à lire et à écrire en anglais, et elles m'ont cherché une place comme blanchisseuse. Puis, elles ont dit aux prêtres du Centre social que ma mère, qui est veuve, ne gagne qu'un franc suisse par jour pour se maintenir elle-même ainsi qu'une famille de quatre enfants qui comprend une petite fille affligée d'une tuberculose osseuse.

Et alors nous avons commencé à recevoir un peu de marchandises à manger et des médicaments pour la petite. Moi, le soir, je vais sur leur jonque et, après la prière, j'étudie avec elles pour apprendre à bien écrire dans vos langues occidentales. Les sœurs disent que je suis intelligente et que, si j'étais en Europe, j'irais loin dans la vie.

Mais explique-moi un peu, Gabrielle, pourquoi une petite fille pauvre, en Europe, peut aller loin dans la vie et pas nous, en Asie ? Ne sommes-nous pas toutes des créatures de Dieu ? Et aujourd'hui, dans le monde, ne dit-on pas que tous les hommes et toutes les femmes doivent avoir les mêmes droits ?

Mais les sœurs ne peuvent pas faire grand-chose. Il y a des dizaines, des centaines, des milliers de familles comme la nôtre, toutes sur des jonques, toutes sans travail, beaucoup avec des vieillards et des enfants malades. Le Gouvernement aide également, mais lui non plus ne peut faire grand-chose. Réfléchis : à la fin de la guerre, si les Japonais n'avaient pas quitté Hong-kong, la population serait de 600 000 habitants. Aujourd'hui nous sommes 3 millions. Cela fait une augmentation de 171 000 personnes par an dans un territoire petit et montagneux qui ne peut offrir l'hospitalité qu'à un demi-million de personnes ou, au plus, à 600 000, comme l'avaient calculé les Japonais.

Encore faut-il que les liaisons maritimes fonctionnent. Les secours, tu comprends, doivent être répartis, fractionnés, pulvérisés. Une tonne de chocolat, venant d'Amérique ou d'Europe, se réduit ici à un carré par tête. C'est également ainsi pour notre famille. Nous ne sommes pas différents des autres. Il y a seulement quelques exceptions pour ma petite sœur, à cause de la tuberculose.

Mais ce qui fait souffrir ma mère, ce n'est pas tellement la carence de vêtements et de nourriture, c'est autre chose : c'est le manque d'espace sur la jonque. Réfléchis, Gabrielle : la nuit, pour dormir, ma mère s'étend sur le pont et mon frère aîné se blottit contre elle. Nous, les trois jeunes sœurs, nous dormons au-dessus d'eux.

Tu comprends pourquoi je te disais qu'aujourd'hui je suis tellement contente de pouvoir m'étendre complètement sur le sol ?

Ici, à Hong-Kong, nous sommes tellement entassés, soit sur la terre ferme, soit sur les jonques, qu'il est ordinairement impossible de le faire. Peut-être t'ai-je un peu démoralisée en te faisant cette description, chère amie blanche. Hong-Kong, tu te l'imaginais probablement tout autrement. Il arrive aussi ici des films qui sont tournés dans notre grande ville et que vous voyez en photos. Et devant les cinémas, on peut en regarder les photos et les affiches publicitaires. Quand je descends de la jonque et fais un tour en ville, je m'arrête

parfois devant. Les sœurs ne voudraient pas, mais, je te l'avoue, la tentation de jeter un coup d'œil dessus est trop forte.

Ainsi, j'ai appris à me représenter comment vous voyez Hong-Kong et notre vie. Je le sais maintenant : une espèce de continuel roman d'aventure entre le policier et le sentimental ; de somptueuses boîtes de nuit avec de très belles femmes portant d'éblouissantes toilettes de soirée ; des gratte-ciel ultra-modernes où l'Asie se mélange à l'Europe et à l'Amérique ; des fumeries d'opium où en une seule nuit on dépense des milliers de livres ; de grands magasins qui regorgent de marchandises en provenance de l'intérieur de la Chine ou en partance pour elle ; et des gens qui mangent, qui boivent, avec des habits luxueux de laine ou de soie, et tous concluent des affaires. C'est vrai. A Hong-Kong, il y a aussi tout cela. Il y a aussi celui qui, en une heure, gagne tout ce qui suffirait à nourrir, durant une année, les centaines de milliers de Chinois qui vivent comme nous sur les jonques. Hong-Kong est une ville où, pour beaucoup, le commerce est un fleuve d'or liquide.

Mais il y a encore l'autre Hong-Kong, celle justement de nous tous qui vivons sur les jonques, celle des réfugiés et de la misère.

Maintenant, je dois terminer ma lettre parce que, dans peu de temps, ma mère et mes frères rentreront avec ma petite sœur. Espérons que le médecin aura trouvé une amélioration !

Ils seront fatigués et je dois leur préparer un peu de soupe, en faisant attention pour ne pas faire voler des étincelles dans la jonque.

Le plus petit de mes deux frères ramasse des mégots de cigarette, il en extrait le tabac qu'il met dans une boîte de fer-blanc, réparti suivant les marques — il a déjà appris à distinguer un type d'un autre — et nettoyé de la cendre et du papier, pour en faire, avec de petits morceaux de journal, des cigarettes destinées à ceux qui n'ont pas d'argent pour s'en acheter de vraies. Tu comprends, ce sont des gens très pauvres, il n'y a pas beaucoup à gagner en les leur vendant ; mais quelques

sous et un peu de riz, il réussit à les réunir du matin jusqu'au soir : au fond, il est bien brave !

Mon grand frère a 17 ans. Il porte de lourdes valises et des caisses pour les touristes qui débarquent ou embarquent. Il est sous-alimenté et ses épaules commencent déjà à se voûter. Les sœurs missionnaires sont en train de lui chercher un travail moins pénible, mais, jusqu'à maintenant, elles n'ont pas pu trouver quelque chose.

Nous espérons toujours que le Seigneur nous aidera par leur secours.

Les sœurs sont très gentilles. Elles m'ont donné ton adresse et elles m'ont dit que, si je t'écrivais pour te décrire la vraie Hong-Kong, celle que dans les films on montre seulement comme une chose pittoresque, peut-être que tu pourrais m'envoyer quelques vieilles jupes et quelques chemises que tu n'emploies plus. Si tu peux, fais-le, je t'en prie : je n'ai rien de rechange.

Nous sommes trois millions à Hong-Kong, et au moins deux millions sont pauvres comme moi. Celui qui doit ou peut nous aider ne réussit, avec toute sa bonne volonté, qu'à nous empêcher de mourir de faim. Mais cela, pour nous, Chinois, c'est déjà beaucoup.

Je te remercie déjà d'avance pour ce que tu feras pour moi. Si tu m'envoies un peu de vêtements pour changer les haillons que je porte depuis des années, je pense que j'irai, toute fière, faire un tour dans la ville. Et quand je m'arrêterai devant les photographies des cinémas et que je verrai ces femmes de Hong-Kong toutes habillées de vêtements de soie et recouvertes de pierres précieuses et d'or, je croirai être vraiment l'une d'elles.

Merci de tout cœur, amie d'Europe, et bons baisers.

ta LIU

(Trad.: Claude Bayard, Syntaxe)